

Le monde ouvert

Frank Lestringant

Extrait de l'ouvrage :
L'Europe de la Renaissance. 1470-1560

Collectif coordonné par Gérard Chaix

ISBN 2-84274-200-1

© éditions du temps, 2002.

22 rue Racine, Nantes (44)

catalogue : www.editions-du-temps.com

portail : www.edutemps.fr

Tous droits réservés. Toute représentation ou reproduction même partielle, par quelque procédé que ce soit, est interdite sans autorisation préalable (loi du 11 mars 1957, alinéa 1 de l'article 40). Cette représentation ou reproduction constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code Pénal. La loi du 11 mars 1957 n'autorise, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective d'une part, et, d'autre part, que les analyses et les citations dans un but d'exemple et d'illustration.

EDITIONS

DU TEMPS

Le monde ouvert

Frank Lestringant

Frank Lestringant est professeur de littérature française de la Renaissance à l'université de Paris IV-Sorbonne. Il a publié notamment : *Le Huguenot et le sauvage*, Klincksieck, 1990 ; *L'Atelier du cosmographe ou l'image du monde à la Renaissance*, Albin Michel, 1991 ; *Le Cannibale, grandeur et décadence*, Perrin, 1994 ; *L'Expérience huguenote au Nouveau Monde (XVI^e siècle)*, Droz, 1996 ; *Une sainte horreur, ou le voyage en Eucharistie (XVI^e-XVIII^e siècle)*, PUF, 1996 ; *Le Livre des îles : atlas et récits insulaires*, Droz, 2002.

Deux images du monde : Beatus et le Globe vert

Je partirai de la comparaison de deux images du monde, séparées par cinq siècles. La première se trouve dans un manuscrit du XI^e siècle renfermant le commentaire sur l'Apocalypse de Beatus de Liebana et provenant de l'abbaye de Saint-Sever en Gascogne. Une mappemonde coloriée illustre la glose de Beatus sur le partage du monde entre les Apôtres chargés de l'évangéliser¹. Ce monde, de couleur ocre et de forme ovale, est formé d'un continent unique qui soude, en un même arc de cercle, l'Europe, l'Asie et l'Afrique autour d'une Méditerranée centrale. L'Orient, avec le paradis terrestre où l'on voit Ève cueillir le fruit défendu, est placé en haut de la représentation. À droite est figurée la mer Rouge, barre verticale peinte en vermillon et plantée de deux cornes, le golfe Arabique et le golfe Persique. Repoussées à la périphérie de cet ensemble compact, des îles uniformément vertes ressemblent aux poissons qui s'entrecroisent dans leur intervalle. La plus longue de ces îles qui s'intercalent par séquences de trois ou de quatre

1. Beatus de Liebana, *Commentaire sur l'Apocalypse*, BNF, Ms. Lat. 8878, f. 45 ter : mappemonde ovale coloriée sur parchemin. Reproduite dans le catalogue *À la découverte de la Terre. Dix siècles de cartographie. Trésors du Département des Cartes et Plans*, Paris, Bibliothèque nationale, mai-juillet 1979, pl. IX ; commentaire, p. 7.

entre poissons bleus et barques rouges est l'*Insula Brittania*. Seconde image : le Globe vert, exécuté à Nuremberg vers 1515, où domine la masse sombre des mers. Sur ce fond presque noir surnagent des lambeaux de l'ancien monde, auxquels s'ajoute tout un archipel de terres récemment découvertes¹. L'Amérique n'y a pas encore pris sa forme définitive. Elle-même a l'apparence d'un archipel, le Brésil, le Yucatan et la Floride étant séparés par de larges détroits de mer, portes donnant accès à la mer libre et, au-delà, à Cipango et au Cathay, ces royaumes de l'Asie que Christophe Colomb rêvait d'atteindre. Cuba, *alias* « Isabella insula », colorée en rouge, et Haïti-« Spagnolla », en ocre, ces deux grandes îles d'ores et déjà colonisées et ravagées par les Espagnols, apparaissent disproportionnées par rapport à leur grandeur réelle.

Ces deux images du monde permettent de saisir en raccourci les termes d'une véritable révolution géographique, du clos à l'ouvert, du plein au vide et d'un monde unitaire et solide à une pluralité de mondes instables. De manière concomitante, la proportion de la terre et de l'eau s'est inversée. Le monde des hommes n'a plus ni centre ni périphérie : il vient tout juste d'éclater à la surface d'un océan démesurément agrandi. Ce changement d'image conduit aussi à un changement de fonction de la cartographie : la mappemonde médiévale ne se contentait pas de représenter la totalité de l'espace connu ; elle prétendait en outre résumer l'histoire universelle, depuis la Chute jusqu'à l'Apocalypse. On y voyait à l'œil nu le paradis terrestre, à l'instant fatidique de la cueillaison du fruit de l'arbre de la connaissance ; on y distinguait non moins nettement, au Septentrion, les montagnes renfermant les légions de Gog et de Magog, prêtes à déferler sur la Chrétienté vers le temps du Jugement. La mappemonde de la Renaissance cesse d'être cette mémoire totale ; elle n'est plus qu'une mémoire instantanée, la saisie éphémère d'un monde en mouvement, un état des lieux bientôt révolu, le bilan provisoire des explorations en cours. Ainsi le Globe vert, qui emprunte son tracé et sa nomenclature au géographe de Saint-Dié, Martin Waldseemüller, enregistre les récentes navigations de Vespucci. À peine plus d'un lustre encore, et la première circumnavigation de Magellan et Del Cano va bouleverser cette configuration pourtant récente : les tronçons épars de l'Amérique se ressouderont, alors que se prolongera le hiatus immense du Pacifique.

1. BNF, Cartes et plans, Rés. Ge.A.335. Reproduit dans le catalogue *À la découverte de la Terre*, *op. cit.*, pl. II, notice 18.

Ce qui change, en définitive, d'une vision du monde à l'autre, c'est le rapport de la géographie à la théologie.

Géographie et théologie

La géographie héritée du Moyen Âge est une géographie théologique. Traditionnellement, le territoire du géographe recoupe celui du théologien en deux intersections principales, au plan global et au plan local.

- Au plan global, la « cosmographie » ou géographie universelle décrit le monde sorti des mains du Créateur. Elle entre donc dans le projet d'une *théologie naturelle*, au sens de Raimond Sebond, théologie naturelle dont elle est une composante essentielle. Or malgré la série de métamorphoses qui bouleversent de fond en comble l'image du monde, cette liaison entre géographie et théologie perdure tant bien que mal. La *Cosmographie Universelle* de l'Allemand Sébastien Münster en 1544 et, un demi-siècle plus tard, l'*Atlas* de Gérard Mercator commencent par le récit de la Création, amplifié d'après les deux premiers chapitres de la Genèse : *De fabrica mundi et fabricati figura*. Analogue à la « fabrique » du médecin Vésale, dont il reprend le titre, l'atlas géographique est une anatomie morale¹. Mais alors que celle de Vésale s'intéresse au microcosme ou « petit monde », autrement dit le corps humain, celle de Mercator embrasse le « grand monde » ou macrocosme dont elle fait le support d'une méditation spirituelle. La sphère terrestre sera un objet habituel des vanités de l'âge baroque². La « boule du monde » signifie, tout comme la bulle de savon, le crâne ou la roue de Fortune, le caractère éphémère et décevant du monde d'ici-bas, promis à la mort et à la destruction. Avant d'entrer dans la composition d'un genre pictural à succès, la vanité géographique fait partie intégrante du projet cosmographique. Dans les premières pages de sa *Cosmographie universelle*, Sébastien Münster associe le spectacle de la sphère terrestre à une réflexion morale. Le chapitre introductif qui traite « De la mutation et altération des cités » allègue l'Ecclésiaste à côté de Pline. En voici les premiers mots :

-
1. Sur ce concept d'« anatomie morale », voir Louis Van Delft, *Littérature et anthropologie. Nature humaine et caractère à l'âge classique*, Paris, PUF, 1993, ch. X et XI.
 2. Voir, dans le catalogue de l'exposition *Le Globe et son image*, Paris, Bibliothèque nationale de France, 1995, la section rédigée par Catherine Hofmann et Eve Netchine, intitulée « Le globe, image de la vanité du monde », p. 61-70. Cf. *Les Vanités dans la peinture au XVII^e siècle. Méditations sur la richesse, le dénuement et la rédemption*, Caen, Musée des Beaux-Arts, et Paris, Musée du Petit Palais, 1990 ; voir en particulier les reproductions des p. 196-197, 208-209, 236-237, 320-321 et *passim*.

Le sage Salomon escrit au premier de l'Ecclesiaste qu'une generation s'en va, et l'autre revient et que la terre demeure tousjours, comme s'il disoit, ce que Dieu a faict, est tousjours ferme, mais ce qui est faict par l'homme, s'en va à neant avec iceluy¹.

C'est que Münster est tout à la fois géographe et théologien luthérien, cartographe et hébraïsant. La lecture de la carte est un exercice spirituel, et permet de constater *de visu* la fragilité des empires, en contraste avec la pérennité du globe.

- Au plan local et régional de la géographie sacrée, la description des lieux saints et des routes de l'apôtre Paul au Levant et dans la Méditerranée orientale invite à une anamnèse et à une relecture de l'Évangile, carte en main, suivant un itinéraire topographique, qui est en même temps un itinéraire de mémoire. La géographie sacrée, ce n'est ni un hasard ni un accident, constituera l'un des enjeux de la dispute entre catholiques et protestants.

On constate qu'à la Renaissance encore les grands géographes sont de grands théologiens. C'est le cas, du côté protestant, de l'hébraïsant Sébastien Münster et de Joachim von Watt, dit Vadianus, le réformateur de Saint-Gall et l'auteur d'un *Epitome topographica*. Sans avoir un rôle théologique aussi important, Ortelius et Mercator, du côté catholique, ont entretenu un rapport privilégié à la religion, le premier ayant appartenu à la Famille de la Charité, secte mystique en marge de la Contre-Réforme².

Pourtant, les grandes navigations et la renaissance concomitante de la géographie mathématique héritée de Claude Ptolémée (II^e siècle après J.-C.) provoquent le divorce entre l'image théologique du monde et sa représentation scientifique. De sorte que, se tenant dans un rapport incertain l'une vis-à-vis de l'autre, deux visions du monde coexistent, assez peu compatibles, sinon franchement discordantes. Il est alors peu d'esprits pour s'inquiéter de cet écart grandissant entre le cosmos hérité de la tradition et le cosmos nouveau qui se met en place. Car ces visions du monde restent longtemps affaire de spécialistes et de spécialités. La crise n'en est pas moins perceptible, même si elle ne

1. Sébastien Münster, *La Cosmographie universelle de tout le monde*, augmentée par François de Belleforest, Paris, Chesneau et Sonnius, 1575, livre I, ch. 31, col. 74-75.
2. Sur l'influence possible, au plan cartographique, de cette appartenance religieuse, voir l'étude toute récente de Giorgio Mangani, « Abraham Ortelius and the Hermetic Meaning of the Cordiform Projection », *Imago Mundi*, 50, 1997, p. 59-83. – Du même auteur, *Il « mondo » di Abramo Ortelio. Misticismo, geografia e collezionismo nel Rinascimento dei Paesi Bassi*, Modena, Franco Cosimo Panini, 1998.

revêt pas la gravité de celle qui affectera la cosmologie, avec l'affirmation de l'héliocentrisme contre la doctrine traditionnelle du géocentrisme. D'un côté, la théologie se méfie d'une science géographique qui a toute l'arrogance de ses conquêtes. En retour, si la géographie ne remet pas en cause la tutelle de la théologie, elle s'irrite de son contrôle insistant.

Car la cosmographie nouvelle pêche par orgueil. Le savant qui élève son regard jusqu'aux sphères les plus hautes et ose adopter le point de vue de Dieu sur le monde fait preuve d'une démesure sacrilège. C'est ainsi qu'André Thevet (1516-1592), cosmographe des rois de France, sera accusé de blasphémer la divinité¹. Le fait est qu'il a choisi pour armes « de gueules à la sphère d'or, entourée d'yeux au naturel qui la regardent² ». La douzaine d'yeux flottant dans l'espace et regardant la terre symbolise la toute-puissance d'un regard ubiquiste, qui rivalise, dans cette saisie immédiate et globale, avec l'œil du Créateur. Rien, dans cet emblème optimiste de l'expérience humaine, qui n'échappe à la vigilance de l'enquêteur. D'où le reproche fait à Thevet : pour peu qu'il néglige de subordonner au contrôle de l'Écriture sainte ses observations prétendues, le cosmographe tombe dans l'erreur la plus funeste. Car non seulement il entreprend sur des secrets incompréhensibles à l'homme, mais il anticipe de surcroît sur les jugements inscrutables de Dieu. D'une certaine façon il prétend achever le monde en lieu et place du Créateur. En outre, fort de ses longs voyages, Thevet témoigne une grande désinvolture à l'égard des Anciens, supposés paresseux et vains. Nul n'a poussé plus loin l'insolence à l'égard d'Aristote, de Pline, voire de saint Augustin, qui, dans *La Cité de Dieu*, a nié les Antipodes.

Même conflit au plan régional de la topographie sacrée : l'effacement de la Présence divine a pour corollaire la critique des pèlerinages comme « otieux et inutiles voyages³ ». L'histoire perd, sinon son origine et son sens, du moins sa scansion et sa profondeur. De même, l'espace n'a plus centre ni repères. Le privilège de Jérusalem, la ville sainte établie au milieu des nations, ne se maintient que dans la cartographie mystique des récits de pèlerinage. « Ubi Hierosolyma fuerit », interrogeait Érasme. Si Rome n'est plus dans Rome, ou, comme le dira un peu plus tard Du Bellay, « Rome de Rome est le seul monument⁴ »,

1. Voir Frank Lestringant, *André Thevet, cosmographe des derniers Valois*, Genève, Droz, 1991, ch. VII, p. 197-211.

2. F. Lestringant, *op. cit.*, ch. IX, p. 292. Voir la figure.

3. L'expression, d'inspiration érasmiennne, se rencontre chez Rabelais, *Gargantua*, ch. XLV, in *Œuvres complètes*, M. Huchon (éd.), Paris, Gallimard, « Pléiade », 1994, p. 123.

4. Joachim Du Bellay, *Les Antiquitez de Rome*, sonnet III, v. 9, éd. H. Chamard des *Œuvres poétiques*, t. II, Paris, S.T.F.M., 1909, p. 6.

il est à craindre que pareillement Jérusalem ne soit plus dans Jérusalem¹. Dès lors, pourquoi s'efforcer d'y retrouver la présence du Christ remonté au ciel, ayant abandonné une ville peu après détruite comme Il l'avait prophétisé, absent de la terre jusqu'au jour du Jugement ?

L'accent placé sur les bouleversements de l'histoire, qui effacent jusqu'aux traces de la présence divine, fait du monde un désert où ne subsiste plus à terme aucun sanctuaire. « Dieu retira les yeux de la terre ennemie », constate le poète Agrippa d'Aubigné dans *Les Tragiques*². La terre est aussitôt plongée dans les ténèbres. Contrepartie de cet obscurcissement : l'éclipse de Dieu libère l'espace géographique. On comprend pourquoi la cosmographie nouvelle des Allemands, pour la plupart des protestants comme Münster ou Vadianus, entraîne, dans sa révision mélancolique de l'histoire, un tel chambardement à la surface du globe. La toponymie n'est pas assurée et les frontières se déplacent. Longtemps identifié à Rome et fixé en Occident, l'Empire émigre. Bartolomé de Las Casas et avant lui les franciscains millénaristes du Mexique ne l'ont-ils pas rêvé en Amérique, où l'Espagne a transporté ses enseignes ? Il n'est plus possible de localiser avec certitude les vestiges du paradis, ni même les étapes du séjour terrestre du Fils lors de la brève histoire de l'Incarnation. L'histoire sacrée n'occupe plus d'autre lieu que celui de la mémoire, mais une mémoire sans étendue et sans cartographie.

Lorsqu'il fait précéder son *Atlas* de « méditations cosmographiques », Mercator, à sa manière, tire les conséquences pratiques de la laïcisation de l'espace. La géographie ne renonce pas tout à fait à la théologie, mais elle n'est plus théologique que dans ses prolégomènes. Ce qui parle encore, au seuil du théâtre des cartes, c'est le récit paraphrasé et commenté de la Genèse. Au-delà de ce seuil sacré, la géographie moderne qui déploie méthodiquement la structure feuilletée du monde est devenue muette sur l'origine comme sur la fin de l'Histoire.

Envahissants dans les mappemondes médiévales, déjà plus rares dans les cosmographies universelles de la Renaissance, allégories et symboles désertent l'espace cartographique, pour se réfugier dans les marges de celui-ci, dans les cartouches et les ornements de carte. L'exactitude est un critère d'efficacité, le garant d'une emprise grandissante sur l'espace réel. Au début du XVI^e siècle, Oronce Fine peut inscrire le monde dans un cœur, en reprenant un système de projection codifié par Johannes Werner. Ortelius et Mercator donneront à leur

1. Voir Marie-Christine Gomez-Géraud, *Le Crépuscule du Grand Voyage. Les récits des pèlerins à Jérusalem (1458-1612)*, Paris, Éditions Champion, 1999.

2. Agrippa d'Aubigné, *Les Tragiques*, V : *Les Fers*, v. 1.

tour des variantes de cette projection cordiforme, en la chargeant d'intentions idéologiques précises, cabalistiques et mystiques. Cette confusion de la réalité et du symbole n'est plus nécessaire ensuite, en dehors de domaines bien définis comme celui de la géographie sacrée, qu'illustre en particulier l'apologétique jésuite. L'image du monde est désormais rendue à ses usages profanes.

Une image éclatée du monde

Au rebours du monde clos des théologiens, doublement refermé dans l'espace et dans le temps, le monde « réel », qui est celui des géographes et des marins, tend à s'ouvrir. On a constaté plus haut que le monde agrandi par Colomb, Vespucci et Magellan est un monde éclaté. L'humanité n'habite plus un sol stable, mais un archipel à la dérive, à peine plus solide que le pont d'un navire. Nul hasard si l'Utopie, cette création de la Renaissance (1516), est une île. Au lieu de s'étendre par explorations limitrophes et contiguës, l'espace géographique a vu d'abord se multiplier les îles : îles du Cap-Vert, São Tomé, Sainte-Hélène, Quiloa, Mombasa, Zanzibar, Goa, sur la route orientale des épices ; archipels des Bahamas et des Antilles où aborde successivement Colomb, Terre-Neuve de Cabot et Cartier, mais aussi le Pérou, le Brésil et la Californie longtemps réputés insulaires, et l'Amérique elle-même qui figure dans maint atlas comme la plus grande des îles du monde. Les premiers voyages transocéaniques ont eu pour résultat d'émietter l'image de la terre, longtemps monolithique, en une poussière d'îlots : archipel innombrable en quoi se résout l'éclatement géographique de l'ancien monde, et dont les explorations ultérieures vont peu à peu ressouder les éléments épars. Mais il faudra des décennies pour que, du nord au sud, soit reconstituée l'unité du continent américain. Auparavant, les navigateurs successifs – Colomb, Vespucci, Verrazano, Cartier – auront vainement recherché, depuis l'estuaire du Saint-Laurent jusqu'au détroit de Magellan, la solution de continuité permettant, outre l'accès direct aux royaumes de l'Orient, la rupture en une chaîne d'îles de la barrière littorale ainsi opposée à leurs efforts.

Substituer un semis d'îles à des profondeurs continentales inexplorables, cette opération, commune au navigateur et au cartographe, revient à fragmenter le réel pour mieux le définir, le décrire et, en définitive, le posséder. Ainsi en va-t-il de la découverte de l'Amérique – Grandes et Petites Antilles, puis Terre ferme –, comme plus tard de celle de l'Asie et de l'Afrique. Le temps des îles correspond à la pre-

mière phase des grands voyages d'exploration, durant lequel on pose des jalons et on recherche des lacunes dans la chaîne des littoraux. Cette étape varie selon les puissances coloniales et les aires géographiques. Elle est plus brève pour la Nouvelle-Espagne, plus longue et plus diffuse pour l'Empire portugais.

L'île apparaît comme l'élément privilégié d'une géographie malléable, dont la forme et le dessin sont indéfiniment restructurables en fonction de projets politiques particuliers. Certes les navigateurs ont beau jeu de dénoncer l'inconstance de l'île et son inaptitude foncière à s'ancrer de façon durable en un point déterminé de la mappemonde ; ce défaut même peut être retourné en avantage et va servir les intérêts divergents de puissances coloniales rivales.

L'exemple des Moluques, simultanément revendiquées par l'Espagne et le Portugal, en vertu du traité signé à Tordesillas en 1494, est particulièrement éclairant. À une époque où, faute d'instruments, le calcul des longitudes est incertain, les cartographes jouent de l'accordéon des méridiens pour favoriser leurs souverains respectifs. Au gré du commanditaire, c'est tout l'archipel des îles à épices qui se déplace de part et d'autre du fameux méridien de partage entre les deux moitiés du monde. Selon qu'une mappemonde émane d'un atelier portugais ou espagnol, elle situe les Moluques plus à l'est ou plus à l'ouest. Lorsqu'un cosmographe transfuge passe du service d'un prince à celui de son rival, il modifie en conséquence le tracé de ses cartes. Tel est l'exemple fort instructif que donnent en 1519 Pedro et Jorge Reinel qui, de Lisbonne à Séville, trahissent le roi Dom Manuel au profit de Charles Quint¹.

Ces manipulations insulaires ne font en définitive que développer les possibilités latentes du système de représentation cartographique hérité des portulans. Grâce au chapelet d'îlots qui l'encombre, l'étendue océanique se prête à un cabotage imaginaire, où la connaissance gagne de proche en proche, sans que l'on perde jamais de vue le repère familier d'un cap ou d'un récif. L'île est instantanément visible et saisissable, depuis le navire de haut bord qui la croise. La multiplication des îles permet d'élargir à la totalité du globe le bénéfice de cette saisie parcellaire, progressive et bientôt totale.

Le temps des îles se reflète dans toute une série d'ouvrages d'exploration dont les titres voient le retour inexorable d'un nom magique.

1. Voir sur ce point l'étude d'Henriette Ozanne, « La découverte cartographique des Moluques », in Monique Pelletier (éd.), *Géographie du monde au Moyen Âge et à la Renaissance*, Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 1989, p. 217-228.

C'est en 1493 l'*Epistola de insulis Indiae supra Gangem inventis* traduite par Leandro di Cosco d'après Christophe Colomb. Suivent en 1521 le *De nuper sub D. Carolo repertis insulis [...] enchiridion* de Pierre Martyr d'Anghiera, et en 1523 la *De Moluccis insulis, itemque aliis pluribus mirandis, epistula* de Maximilianus Transylvanus¹. Le temps des îles, surtout, trouve sa parfaite image dans l'Insulaire, dont la plus grande vogue se situe au tournant du XVI^e siècle.

Le Livre des îles

On appelle Insulaire² un atlas exclusivement composé de cartes d'îles. Plus simplement encore, l'Insulaire, c'est le Livre des îles, *Liber insularum* : tel est le titre que le Florentin Christophe Buondelmonti donne vers 1420 au prototype du genre³. Aux cartes de l'Insulaire sont joints des légendes, des commentaires en vers mnémotechniques ou en prose, des récits plus ou moins mythiques, des pages de singularités.

Les historiens de la cartographie distinguent plusieurs étapes dans l'évolution de l'Insulaire, de l'aube du Quattrocento au Siècle des lumières⁴. Les premiers recueils, ceux de Buondelmonti et de Bartolomeo dalli Sonetti ou « Barthélemy des Sonnets » (vers 1485), sont en relation directe avec la science nautique des portulans. Leur usage est pratique, comme l'indiquent, pour chaque plan d'île, un relevé minutieux des côtes et une nomenclature littorale. Les cartes d'îles de Bartolomeo comportent une rose des vents et des lignes de rhumb.

À l'origine limité à la mer Égée, l'*Isolario* déborde bientôt de son cadre originel. L'Insulaire s'élargit, mais il est remarquable de noter que jamais ou presque il ne se détache complètement de son aire initiale : la mer Égée et plus largement la Méditerranée. Le *De Insulis et peregrinatione Lusitanorum* de Valentim Fernandes, compilateur et cartographe originaire de Moravie et portugais d'adoption, constitue à cet égard une exception. Datant des années 1506-1510 et rappelant le

-
1. Je m'inspire ici des remarques de Massimo Donattini, dans son introduction à l'édition en facsimilé de Benedetto Bordone, *Isolario 1534*, Modène, Edizioni Aldine, 1983, p. 13.
 2. Par convention et pour éviter toute ambiguïté, j'écris Insulaire avec la majuscule pour désigner cet objet très particulier qu'est l'atlas d'îles. Je résume ici un propos plus amplement développé ailleurs. Voir Frank Lestringant, *Le Livre des îles : atlas et récits insulaires, de la Genèse à Jules Verne*, Genève, Droz, 2002.
 3. Christophe Buondelmonti, *Liber insularum Archipelagi, circa 1420*, BNF, Cartes et Plans, Rés. Ge FF 9351. – Cf. Émile Legrand (éd.), *Description des Îles de l'Archipel par Christophe Buondelmonti. Version grecque par un anonyme*, Paris, Ernest Leroux, 1897.
 4. Voir Tarcisio Lancioni, « Viaggio tra gli Isolari », préface d'Umberto Eco, *Almanacco del bibliofilo*, Milan, Edizioni Rovello, 1991, avec en appendice un catalogue des *Isolari* établi par Paolo Pampaloni.

graphisme de Bartolomeo dalli Sonetti, cet Insulaire manuscrit et enluminé comprend les Açores, Madère, les Canaries, les îles du Cap-Vert, les îles du golfe de Guinée avec l'Ascension et Sainte-Hélène. Tirant son information des portulans et enregistrant les acquis récents des navigations portugaises, cet Insulaire exclusivement atlantique restera sans lendemain immédiat¹. Moins novatrices et plus œcuméniques, les productions imprimées des Italiens Benedetto Bordone et Porcacchi da Castiglione concilient l'ancien et le nouveau, le *mare nostrum* des Latins et la mer nouvelle des Ibériques. Benedetto Bordone, enlumineur, éditeur et compilateur de cabinet, surtout connu aujourd'hui pour avoir été le père de Jules-César Scaliger, humaniste de stature européenne², embrasse le monde entier dans son *Libro de tutte l'Isole del Mondo* publié en 1528 et réédité en 1534 sous le titre définitif d'*Isolario*³. Désormais l'archipel égéen se complète à l'Occident et à l'Orient de deux chapelets symétriques d'îles grandes et petites, Madère, les Canaries, les Antilles, Temistitan-Mexico et la Terre de Sainte-Croix ou Brésil d'un côté ; de l'autre la légendaire Taprobane de Pline, identifiée à Ceylan, le Japon et l'Insulinde d'après Marco Polo.

Le domaine de l'Insulaire est donc coextensif au monde. Partant des îles, il finit par embrasser le globe terraqué. Rien d'étonnant si, dès le XVI^e siècle, l'île-terre ou l'île-œkoumène, la terre habitée connue des Anciens, figure dans les atlas insulaires en ouverture ou en conclusion de l'archipel universel. Car le monde entier peut être décrit comme une île au milieu des océans – *a guisa d'un'Isola*, écrit Thomaso Porcacchi⁴. Une île elle-même divisée en une poussière d'îlots.

L'Insulaire a devancé l'atlas au sens strict. Sans doute parce que l'île, étant close et circonscrite, constitue l'objet cartographique par excellence, et que la série d'îles, l'archipel, se prête tout naturellement à la structure feuilletée du livre de cartes. L'archipel, pour entrer en atlas, est déjà prédécoupé, et ses unités réduites au format convenable. La représentation d'un continent, en revanche, nécessite une complexe

1. Valentim Fernandes, *De Insulis et peregrinatione Lusitanorum*, ms, circa 1506-1510, Munich, Bayerische Staatsbibliothek, « Codex Hispanus (Lusitanus) » n°27. Voir Inacio Guerreiro, « Tradição e Modernidade nos *Isolarios* ou "Livros de Ilhas" dos séculos XV e XVI », *Oceanos* n°46, abril / junho 2001, p. 32-35.
2. Myriam Billanovich, « Benedetto Bordon e Giulio Cesare Scaligero », *Italia medioevale e umanistica*, t. XI, 1968, p. 187-256.
3. Benedetto Bordone, *Isolario di Benedetto Bordone Nel qual si ragiona di tutte l'Isole del mondo, con li lor nomi antichi & moderni, historie, favole, & modi del loro vivere, & in qual parte del mare stanno, & in qual parallelo & clima giaciono. Con la gionta del Monte del Oro novamente ritrovato. Con il Breve del Papa*, Venise, chez Nicolo d'Aristotile, dit Zoppino, 1534 ; édition en fac-similé, préface d'Umberto Eco, Paris, Les Belles Lettres / Nino Aragno Editore, « Theatrum sapientiae », 2, 2000.
4. Thomaso Porcacchi da Castiglione, *L'Isole piu famose del Mondo*, Venise, Simon Galignani & Girolamo Porro, 1572, « Prohemio », f. b. 3 v°.

chirurgie, par ablation, réduction, lacération¹. Si accueillant aux îles et à leur libre succession, comme il le sera plus tard aux vues et plans de villes, et si largement ouvert à la géographie nautique, le livre de cartes se montre longtemps rétif à l'enregistrement des masses continentales. Par nature, la terre ferme est d'abord affaire de planisphère, non de codex assemblé et relié. Du reste, au cours de la période, sa connaissance progresse plus lentement que celle de l'espace maritime.

De l'*Isolario* à l'atlas, l'intervalle est d'un grand siècle et demi. Le prototype du genre, le *Liber insularum* de Christophe Buondelmonti, remonte à 1420, alors que le premier atlas entièrement moderne, le *Theatrum orbis terrarum* d'Abraham Ortelius, est publié seulement en 1570. Le terme même d'atlas, pour désigner un recueil de cartes géographiques, est encore plus tardif, puisqu'il est « lancé » pour ainsi dire par Mercator, ou plutôt par ses successeurs, à l'extrême fin du XVI^e siècle. Si l'on s'en tient aux productions imprimées, l'écart est à peine moindre : de l'*Isolario* versifié de Bartolomeo dalli Sonetti en 1485 au *Theatrum* d'Ortelius, il s'écoule presque un siècle.

La comparaison des chronologies est parlante : dans l'ordre de la connaissance, le Nouveau Monde, tel que peuvent enfin lui donner forme, vers 1550, le cartographe de Dieppe Nicolas Desliens² ou le pilote Jean Alphonse de Saintonge, est le produit d'un archipel ressoudé ; et, dans l'ordre de la diffusion du savoir, l'Atlas nouveau le résultat d'un *Isolario* remembré.

La vogue du *Livre des îles* à la Renaissance peut être replacée dans un contexte plus large. L'époque tout entière, dans ses productions artistiques et littéraires, se caractérise par un phénomène de morcellement. Exemples parmi d'autres : l'architecture en nid d'abeille de San Lorenzo à Florence, le découpage en versets de la Bible, la fragmentation du commentaire, le succès des miscellanées et des dictionnaires, la systématisation des index. Au rebours d'un Moyen Âge obsédé par la globalité, la Renaissance prise en revanche les petites unités, l'adage ou le dialogue à bâtons rompus plutôt que le traité en forme, le détail en peinture, la singularité dans les sciences naturelles,

-
1. La métaphore associant découpage cartographique et chirurgie est ancienne et remonte aux Grecs. Voir sur ce point Christian Jacob, « L'Œil et la mémoire : sur la *Périégèse de la Terre habitée* de Denys », in Christian Jacob et Frank Lestringant (éd.), *Arts et légendes d'espaces. Figures du voyage et rhétoriques du monde*, Paris, Presses de l'École normale supérieure, 1981, p. 34, 37-38 et *passim*.
 2. Planisphère conservé à Dresde et reproduit dans Monique de La Roncière et Michel Mollat du Jourdin, *Les Portulans. Cartes marines du XIII^e au XVII^e siècle*, Fribourg, Office du Livre, diff. Paris, Nathan, 1984, p. 29.

l'écart, le monstrueux, l'« émerveillable » en anthropologie et en histoire¹.

La Terre comme archipel

Le temps des îles a donc précédé celui des continents. À vrai dire, dans la série continue de métamorphoses qui affectent l'image de la terre au seuil de l'âge moderne, on observe entre l'un et l'autre une sorte d'alternance. Tantôt prédomine l'image d'un monde stable et solidaire, tantôt cette figure unitaire et cohérente se brouille et se lézarde, toute prête de s'effondrer dans un amoncellement qui semble répéter le chaos originel. Tel est le bouleversement consécutif aux grandes navigations des XV^e et XVI^e siècles : la terre habitable s'élargit, mais dans le même temps se divise et s'émiette. Il faudra des décennies pour que l'unité se reconstitue sur les débris de l'image perdue.

Dans cette dialectique millénaire entre l'archipel et le continent, les îles remplissent plusieurs fonctions : îles-jalons, îles-foyers, îles-bornes. Les îles-jalons représentent les étapes indispensables des navigations hauturières : São Tomé et Sainte-Hélène sur la route du Cap de Bonne-Espérance et des Indes ; les Açores sur la « volte » nord-atlantique au retour du Mexique et des « îles du Pérou », ainsi que l'on appelle parfois les Antilles. Quant aux îles-foyers – Délos au centre des Cyclades, Haïti-Hispaniola, plaque tournante du trafic des galions au milieu des Caraïbes –, elles se multiplient en fonction de l'essor colonial. S'y ajoute la variante topographique des îles d'estuaire ou de golfe – île de Villegaignon à l'entrée de la baie de Rio, Saint-Louis du Maranhão, plus tard en Afrique Saint-Louis du Sénégal –, qui permettent, par le moyen d'une implantation ponctuelle, de tenir en tutelle tout un pays.

Si l'on envisage à présent la longue durée, on distingue plusieurs temps des îles : au tournant du XVI^e siècle, avant la solidification du nouveau continent et l'extension en profondeur de l'Empire colonial espagnol ; plus tard, au temps de la crise de conscience européenne et de l'essor des Lumières, avec la prolifération des utopies critiques et les voyages d'exploration dans les mers du Sud, de Kerguelen à Bougainville et de James Cook à La Pérouse. Les temps des îles correspondent à des temps de crise et de mutation, quand, par une sorte d'accélération de l'Histoire, l'apparence du monde se disloque et se fragmente, pour

1. J'emprunte cette idée à Michel Jeanneret, *Le Défi des signes. Rabelais et la crise de l'interprétation à la Renaissance*, Orléans, Paradigme, 1994, p. 57-59 ; du même auteur, *Perpetuum mobile. Métamorphoses des corps et des œuvres de Vinci à Montaigne*, Paris, Macula, « collection Argô », 1997, p. 232-236 : « Modules et mélanges ».

se recomposer ensuite dans un brusque rééquilibrage des forces. Du chaos de l'archipel resurgit alors une configuration plus stable, instaurant un nouveau partage entre les terres émergées, entre les empires, entre les savoirs.

C'est à une de ces métamorphoses profondes que nous sommes en train d'assister aujourd'hui. Sans doute l'image du monde est-elle fixée depuis longtemps dans le moindre détail. Il reste que les modes de transport modernes et les techniques de communication à distance transforment de jour en jour l'expérience concrète que nous en avons. Nous n'occupons plus un lieu déterminé de l'espace, mais une configuration de lieux simultanés. Cette conquête de l'ubiquité a pour revers un déracinement et une perte de repères, voire d'identité. Voici que l'espace terrestre, au lieu de s'élargir comme jadis, se rétrécit et se replie sur soi. Le processus est inverse¹, mais le résultat comparable : le bloc que nous habitons se fissure et se désagrège, livrant passage à un entrelacs de parcours inédits, où s'inventent de nouvelles relations. Tout comme le continent-œkoumène de jadis a dû se briser et s'ouvrir devant les caravelles de Colomb et de Magellan.

Nouveaux mondes, nouvelles humanités

Au début des *Singularitez de la France Antarctique*, publiées en 1557 et relatant le voyage de Villegagnon au Brésil, André Thevet entreprend de faire l'éloge de « cette tant noble navigation² ». Il ne faut pas, nous dit-il, nous arrêter à la superficie de la terre et à cette « face triste, et mélancolique, couverte le plus souvent de pierres, épines et chardons » qu'elle nous offre extérieurement, mais l'ouvrir et la sonder, comme fait le laboureur, lequel, « avec soc et charrue », en tire « grand émolument ». De même, ne nous arrêtons pas à l'apparence de la mer, mais sondons-la. Or le parallèle est si étrangement filé que le contraste entre l'extérieur aride et l'intérieur fertile, la surface rebutante et la profondeur féconde, se redouble ici dans l'opposition des îles et de la terre ferme :

Or tout ainsy que le laboureur ayant sondé la terre et reçu grand emolument : un autre non content de voir les eaux superficiellement, les a voulu sonder au semblable, par le moyen de ceste tant noble navigation, avec navires et autres vais-

1. Jean Viard, *La société d'archipel*, op. cit., p. 68.

2. André Thevet, *Les Singularitez de la France Antarctique, autrement nommée Amerique*, Paris, chez les héritiers de Maurice de La Porte, 1557 et 1558, ch. I, f. 1 v°.

seaux. Et pour y avoir trouvé, et recueilli richesses inestimables (ce qui n'est outre raison, puisque toutes choses sont pour l'homme) la navigation est devenue peu à peu tant fréquentée entre les hommes, que plusieurs ne s'arrestans perpétuellement és isles inconstantes et mal assurées, ont finalement abordé la terre ferme, bonne, et fertile : ce que avant l'expérience l'on n'eust jamais estimé, mesmes selon l'opinion des anciens¹.

Deux modes d'approfondissement, deux types de sondage se succèdent dans le progrès historique de la navigation : pour commencer, le labourage de la mer qui livre à l'homme des richesses enfouies et de prime abord invisibles, poissons et coraux, huîtres perlières et monstres marins ; ensuite le voyage au long cours qui permet de découvrir, au-delà de l'écran trompeur des îles, la profondeur insondable du continent. De sorte que, par une métaphore venue des poètes grecs et latins, le marin, s'avancant plus avant que le laboureur, pénètre tour à tour deux sols ou deux écorces, comme l'on voudra : d'une part l'étendue liquide que fend l'étrave du navire, de l'autre le voile flottant à l'horizon des îles-fantômes qui dérobent à la vue la réalité des mondes nouveaux.

Cet éloge de la navigation hauturière est aussi un éloge des Modernes au détriment des Anciens. Les Anciens ont certes labouré la mer, mais ils n'ont guère dépassé le mur évanescent des îles, comme le confirme l'exemple d'Ulysse. Seuls les Modernes, laissant loin derrière eux toute balise flottante, ont eu accès à la terre ferme située au-delà de la ceinture océane et en ont recueilli des profits à la mesure de leurs espoirs et de leurs peines. L'antithèse topographique est particulièrement nette : aux « îles inconstantes et mal assurées » répond « la terre ferme, bonne et fertile ».

Les îles ne sont donc qu'une étape : les Modernes, en l'occurrence les Espagnols, ont su la dépasser et se tailler de vastes empires continentaux. Ce faisant, ils ont découvert une nouvelle humanité. C'est là une des grandes inventions de la Renaissance, pour laquelle elle n'était pas spécialement préparée. « Notre monde vient d'en trouver un autre », dira Montaigne, mais il le dira un siècle après l'événement, en 1588, dans la troisième édition des *Essais*, au chapitre « Des coches » :

Notre monde vient d'en trouver un autre (et qui nous répond si c'est le dernier de ses frères, puisque les Démon, les Sibylles, et nous, avons ignoré cettui-ci jusqu'à cette heure ?) non

1. *Ibid.*

moins grand, plein et membru, que lui : toutefois si nouveau et si enfant qu'on lui apprend encore son a, b, c : il n'y a pas cinquante ans, qu'il ne savait ni lettres, ni poids, ni mesure, ni vêtements, ni blés, ni vignes. Il était encore tout nu, au giron, et ne vivait que des moyens de sa mère nourrice¹.

Dès 1580, il est vrai, date de la première édition des *Essais*, qui renferment, dans leur version initiale, le chapitre « Des cannibales » relatif au Brésil, Montaigne a opté pour le continent contre l'île. L'Amérique de Montaigne n'est pas une île aux ressources illimitées, mais un « païs infini », où on ne se pose pas de problème de subsistance. L'île et le continent, ce double paradigme engage deux manières, diamétralement opposées, de penser le cannibalisme : d'un côté le champ clos, d'une faim incestueuse et dévorante, qui se déchaîne dans le cercle étroit dessiné par les contours d'une topographie contraignante ; de l'autre, un terrain ouvert et sans limites repérables, où le cannibalisme apparaît, sur fond d'abondance primitive et d'« uberté » naturelle – le point est souligné par Montaigne –, comme une pratique luxueuse et superflète.

Cette question de la nécessité naturelle du cannibalisme va constituer l'un des enjeux fondamentaux de la condamnation par l'Occident des sociétés dites primitives. C'est lorsque la pratique cannibale aura été de part en part « désymbolisée » et réduite à son apparence bestiale que les peuples anthropophages pourront être en droit exterminés, ramenés au rang de ce gibier humain qu'ils pourchassent eux-mêmes pour leur survie. Tant que le cannibalisme se maintient au contraire du côté du « luxe » et de la « gloire », il sera compris en tant que valeur et, si l'on peut dire, « assimilé » par l'homme d'Europe².

Or Montaigne a choisi l'hypothèse extrême, et partant la plus favorable : l'Amérique est le plus vaste et le plus riche des quatre continents³. Dès lors, l'explication obsidionale ne peut plus jouer. La scène apparaît trop vaste pour que se reproduise un scénario comparable à celui d'Alésia, de Numance ou de Sancerre, cette cité protestante assiégée par les catholiques en 1573 et où des parents ont mangé leur enfant. Le cannibalisme des cannibales d'Amérique est un acte gratuit, dont le raffinement ostentatoire a pour fonction principale de mettre en valeur la « générosité » toute stoïque des guerriers prisonniers, leur

1. Montaigne, *Essais*, III, IV, P. Villey (éd.), Paris, PUF, 1965, p. 908.

2. Je résume ici le propos de mon livre : *Le Cannibale, grandeur et décadence*, Paris, Perrin, 1994, ch. 8, p. 163-189.

3. C'est du moins ce qu'affirment la plupart des géographes de la Renaissance. Thevet par exemple, dans les *Singularitez de la France Antarctique*, déclare que l'Amérique « est beaucoup plus grande que nulle des autres » parties du monde (*op. cit.*, ch. 27, f. 51 r^o).

souverain détachement des choses de ce monde et leur calme indifférence face à la mort.

Inversement, à partir du moment où l'Amérique, celle du Sud tout au moins, se révélera être une île, fût-elle immense, aux ressources alimentaires limitées et pratiquement dépourvues de cheptel¹, alors l'hypothèse du cannibalisme de nutrition va triompher. Triste esclave de la nécessité, le Cannibale incarnera une nature déchue. On s'engage dès lors sur la voie qui mène aux affirmations racistes du XIX^e siècle, apercevant dans les derniers anthropophages des îles océaniques les vestiges d'une sous-humanité condamnée, à la fois par un environnement hostile et des « superstitions » aberrantes, à une pure et simple extinction. C'est avec une très profonde quiétude que Jules Verne énoncera, par la voix du distrait Paganel, un semblable verdict².

Une telle hypothèse était presque inconcevable pour l'Occident chrétien de la Renaissance. Hors du cercle étroit des médecins, dont certains ont pu tirer jusque-là la leçon du déterminisme hippocratique, il était impensable qu'il y eût une nécessité naturelle au cannibalisme, non plus du reste qu'à l'inceste ou à l'homicide, toutes perversions humaines inspirées par Satan. Le mal ne pouvait être du côté de la nature créée par Dieu. L'apologie du Cannibale vertueux, telle que Montaigne nous la propose, est la moins périlleuse qui soit. Placée sur le terrain des valeurs, prenant appui d'autre part sur le socle élargi d'un continent paradisiaque, celle-ci exclut par avance tout lien de causalité stricte entre la nature et un acte qui relève de la coutume au sens large. Montaigne peut en fin de compte sauver et le Nouveau Monde, préservé dans sa bonté native, et le Cannibale, dont l'appétit du même coup se moralise et acquiert un sens proprement humain.

La « nature des Indes Nouvelles³ » est pour Montaigne fondamentalement bonne, et si ses enfants se mangent entre eux, il n'y a guère de sa faute. Conséquence secondaire : la générosité naturelle du continent « infini » trouve un écho dans la générosité d'une guerre qui échappe à tout calcul d'intérêts. Elle contraste en effet avec l'« avarice » des pre-

1. Ce dernier point a été confirmé par les historiens récents : le cône sud de l'Amérique était, à l'arrivée des Européens, « un continent sans herbivores », alors qu'il renferme, paradoxalement, les zones de pacage les plus étendues du monde. Voir l'étude très complète de Pierre Defontaine, « Le rôle du bétail européen dans la conquête de l'Amérique du Sud par les Ibériques », *Actes du Colloque « La Découverte de l'Amérique » (Tours, 1966)*, Paris, Vrin, 1968, p. 105-114.

2. Jules Verne, *Les enfants du capitaine Grant*, Paris, Hetzel, 1868, 3^e partie, ch. VI.

3. Cf. le titre de l'ouvrage d'Antonello Gerbi, *La Natura delle Indie Nove*, Milan-Naples, Ricciardi, 1975, qui retrace la question, constamment débattue tout au long du XVI^e siècle, de savoir si l'Amérique est l'objet d'une bénédiction ou, à l'inverse, d'une malédiction spéciale de la part de la Providence divine. La question rebondira au temps des Lumières avec la controverse suscitée par Cornélius de Pauw.

miers conquistadors. Les Portugais ralliés à leurs adversaires leur enseignent une autre sorte de mort combien plus cruelle que la simple dévoration : « qui estoit de les enterrer jusques à la ceinture, et tirer au demeurant du corps force coups de traict, et les pendre après¹ ». Ces tortionnaires inventifs annoncent ici les troupes plus nombreuses et plus dévastatrices que stigmatise l'essai « Des Coches ». La combativité indigène, selon Montaigne, ignore ces raffinements de cruauté. Elle échappe aussi à la logique du profit et de la spoliation, pour s'avérer parfaitement « vertueuse ». Comme la nature où ils vivent, les guerriers nus du Brésil donnent sans compter. Leur combat, pensé sur le modèle d'un corps-à-corps loyal, tourne bientôt à la joute sportive. Ils y rivalisent de « valeur » et de noblesse d'âme en même temps que de force physique. Le don de soi du guerrier – jusqu'à ses muscles et à ses veines, quand il est prisonnier de son ennemi –, apparaît aussi total et aussi gratuit que celui que la nature fait de ses fruits.

Il est en effet un point fondamental sur lequel 1492 a renouvelé la connaissance, avant d'ébranler les consciences : c'est la découverte d'une humanité autre. Comme l'a rappelé Pierre Chaunu, l'anthropologie, fille de la missiologie, ne naît pas au XV^e siècle en Afrique, mais au XVI^e en Amérique et en Asie. C'est « du contact avec l'Indien américain le plus étrange et le plus tardivement rencontré » que surgit l'interrogation nouvelle sur l'homme². Tant pis pour la descendance de Cham, rivée à la malédiction du continent fermé, contourné, oublié, avant que de servir de main-d'œuvre pour l'exploitation des nouveaux mondes.

L'interrogation d'une « littérature missionnaire à vocation accessoirement anthropologique » connaît en 1588, l'année même de la dernière édition des *Essais* procurée par Montaigne, une synthèse avec l'œuvre du jésuite José de Acosta : les *De promulgatione Evangelii apud Barbaros sive de procuranda Indorum salute libri sex* répartissent les peuples « païens » en trois classes selon leur degré de convertibilité. Cette tripartition distingue entre les civilisés, disposant de l'écriture et d'un gouvernement stable, à l'instar des Chinois ou des Japonais, les barbares sans écriture, mais vivant dans les villes et observant une religion, comme les Mexicains et les Péruviens, et enfin les sauvages, subsistant sans foi, sans loi, sans roi, dans la profondeur des forêts du Brésil, du Panama ou de la Floride, dans les plus inaccessibles recoins de l'archi-

1. Montaigne, *Essais*, I, 31, p. 209.

2. Pierre Chaunu, *Conquête et exploitation des nouveaux mondes*, Paris, PUF, 1969, p. 364.

pel des Moluques et dans les îles du Pacifique¹. Une telle typologie résulte, après un siècle d'expériences coloniales, de la rencontre concomitante des Indiens semi-nomades de l'Extrême-Occident et des peuples raffinés de l'Extrême-Orient, Japonais d'abord et Chinois ensuite, que les jésuites portugais et espagnols vont s'efforcer d'attirer par la persuasion à la foi chrétienne.

Cette intelligence de l'autre, qu'il faudra plusieurs siècles à l'Europe pour retrouver et dépasser, n'aurait pas été possible sans le bouleversement qui a affecté l'image du monde au tournant du XVI^e siècle, transformant en archipel instable le continent des certitudes et dans un deuxième temps suscitant à partir de ces îles éparses des mondes autres, des mondes à part entière, porteurs d'une humanité renouvelée dans son inépuisable variété.

1. François de Dainville, *La Géographie des humanistes*, Paris, Beauchesne, 1940 (réimpr. Slatkine, 1969), p. 150-153. Cf. Giuliano Gliozzi, *Adamo e il Nuovo Mondo*, Florence, La Nuova Italia, 1977, p. 371 sqq. ; trad. fr. *Adam et le Nouveau Monde*, Lecques, Théétète Éditions, 2000, p. 311 sqq.